

De 1951 à 1954, Romain Gary qui est dans la carrière diplomatique depuis la fin de la guerre, est nommé porte-parole de la Délégation française aux Nations Unies, à New-York. C'est à cette époque qu'il rencontre régulièrement le Père Teilhard de Chardin, lui-même en exil à New-York de 1951 jusqu'à sa mort en 1955. La rencontre entre André Malraux et Teilhard chez Romain Gary eut probablement lieu en janvier 1954 lors du voyage que Malraux fait avec sa femme à New-York à l'occasion de l'inauguration des nouvelles galeries du Metropolitan Museum of Art.

Romain Gary a écrit en 1960 le récit de son enfance et de sa jeunesse jusque vers 1945 dans *La promesse de l'aube*, adapté au cinéma tout récemment. Mais il s'agit d'un récit romancé, « inspiré d'éléments autobiographiques mais non autobiographique » comme il l'a dit lui-même. En 1974, il écrit la suite de son autobiographie, non plus de façon romancée mais, beaucoup plus précise, sous la forme d'une interview fictive où il est à la fois l'interviewé et l'intervieweur (sous le nom de François Bondy). Il intitule cet ouvrage *La nuit sera calme*. Le ton de ce livre est beaucoup plus sombre que celui de *La promesse de l'aube* car les années ont passé et Gary laisse percer son angoisse du déclin et de la vieillesse. Il a donc besoin de quelques oasis « dans toute cette désolation ». Dans l'extrait qui suit, il nous avoue que l'une d'entre elles, et peut-être la principale, a été son amitié avec Teilhard.

Nous noterons ici que, pour Romain Gary, Teilhard refusait tout à la fois un certain prosélytisme indiscret et les discours mondains sur sa foi et, surtout, sur Dieu. Il se contentait d'être rayonnant, ce qui constitue la véritable profondeur...

Un extrait de *La nuit sera calme* - Romain Gary - 1974

Il s'agit d'une interview virtuelle de Romain Gary (R.G.), réalisée en 1974, par...Romain Gary lui-même sous le nom de François Bondy (F.B.)

F.B. : *Pas d'oasis, dans toute cette désolation, ce bruit et cette fureur, de 1952 à 1955 ?*

R.G. : Si.

F.B. : *Qui était-elle ?*

R.G. : Mon amitié avec **Teilhard de Chardin**. Il était en exil aux États-Unis, très mal vu de la Compagnie de Jésus et surtout du Vatican et il lui était interdit de publier ses œuvres. Je le voyais souvent et j'ai été touché de découvrir après sa mort qu'il avait parlé gentiment de moi dans sa correspondance. J'aimais ce grand capitaine et il m'arrive de rêver de lui, debout à la barre, avec son profil de boucanier, voguant

vers l'horizon sur le pont d'un navire métaphysique dont il avait bâti à la fois la coque, la boussole et...qu'il me pardonne ! la destination. Il avait un côté enchanteur, un rayonnement, un sourire, une tranquillité...Il me manque. Je lui ai emprunté – et le lui avais dit et cela l'avait beaucoup amusé – son physique d'homme du grand large, et aussi quelques idées que j'ai fortement romancées, pour en faire le jésuite Tassin, dans *Les Racines du Ciel*, que j'écrivais alors...

F.B. : *Quels étaient vos rapports ?*

R.G. : Teilhard évitait toujours la profondeur dans les conversations, par gentillesse et considération, craignant de vous incommoder. C'était le contraire de Malraux qui vous invite immédiatement à plonger avec lui au fond des choses et qui le fait par courtoisie lui aussi, vous faisant l'hommage de tenir pour certain que vous êtes capable de le suivre. La conversation de Malraux consiste à vous placer à ses côtés sur la rampe de lancement, à bondir aussitôt vingt fois sa hauteur, en effectuant trois doubles sauts et un vol plané par-dessus la charpente dialectique du discours, et à vous attendre à l'autre bout de l'ellipse avec une formule-conclusion éblouissante, appuyée par un regard complice qui vous interdit de ne pas comprendre ou de lui demander par où il est passé pour arriver là. Avec Teilhard, c'était de la navigation de plaisance, eaux calmes et visibilité illimitée, avec Malraux, ce sont des jaillissements, des vols planés, des plongées à pic et des sous-marins qui se perdent. Le plus dangereux, quand on navigue avec lui, ce sont les silences. La règle du jeu est de se retrouver à la sortie au même point du parcours, dans une parfaite compréhension réciproque, genre dauphins qui font des montagnes russes sous l'eau et hors de l'eau. Une fois, nous parlions d'histoire, de littérature, de Jean Seberg, et puis Malraux a fait le dauphin et disparaît quelque part dans le silence des profondeurs. Longue méditation au coude à coude...À la fin de la plongée, il se penche vers moi, confidentiel, lève l'index, sourit avec tendresse et me lance : « N'empêche qu'elle est très belle ! » Je saisis la balle au bond, genre génie moi-même, et rétorque : « Oui, mais vulnérable, vulnérable...Et le dernier film qu'elle a fait à Hollywood avec Lee Marvin et Clint Eastwood n'a pas arrangé les choses »...Aussitôt, le visage de Malraux devient un sémaphore : des tics se mettent à m'envoyer des signaux paniques...C'est sa manière d'informer discrètement l'interlocuteur que celui-ci a perdu le contact et n'y est pas du tout...Tu vois, quand il m'avait lancé avec un sourire ravi : « N'empêche qu'elle est très belle ! », moi, j'en étais resté à Jean Seberg mais lui parlait de la littérature...Teilhard escamotait aussi, mais pour ne pas vous déranger, en homme de grande profondeur qui ne fait pas commerce de ses réserves d'oxygène. Il ne m'a jamais parlé de Dieu, jamais. Il était le contraire du philosophe Julian Huxley qui a interrompu en ma présence

quelqu'un qui parlait Dieu-ceci, Dieu-cela, pour lui lancer : « Écoutez, je connais Dieu mieux que vous, j'ai écrit un livre sur ce sujet. » Nous faisons avec Teilhard de la petite conversation, c'était de l'amitié, ce n'était pas de l'immortalité. On allait déjeuner dans les bistrotts français et parfois, il venait chez moi, dans mon appartement d'East River. Un de mes souvenirs les plus étonnants de New-York c'est un déjeuner chez moi avec Teilhard de Chardin, Malraux et sir Gladwyn Jebb, le futur Lord Gladwyn Gladwyn, qui était encore le délégué de la Grande-Bretagne à l'O.N.U. et la bête noire du soviétique Malik, mais venait d'être nommé ambassadeur à Paris. Teilhard était sourires, sérénité et refus poli de croiser avec Malraux des fleurets étincelants, Malraux était pyrotechnique et piaffement et Lord Gladwyn était... bon, tu sais qu'en Angleterre les artistes, les écrivains et les penseurs ne sont pas admis à la Chambre des Lords. Une seule exception : le romancier Snow qui a été nommé par les travaillistes dans un esprit de profanation. Mais Teilhard et Malraux...ah ! C'était quelque chose : ils n'avaient strictement rien à se dire. Plus exactement, Malraux invitait Teilhard à bondir avec lui sur le tremplin mais le jésuite se dérobaît, avec la plus exquise politesse. Je crois qu'il se méfiait de Malraux à cause de ce qu'ils risquaient bien d'avoir en commun : parce qu'enfin, on peut se demander si la théologie, la métaphysique de Teilhard n'est pas seulement du poème, du bel canto mystique, du grand art, et c'était un peu délicat pour lui de s'engager dans une discussion avec un homme qui faisait ouvertement – et tragiquement – de l'art une métaphysique, c'est-à-dire qu'il finissait lui aussi dans l'art...Malraux lutte depuis toujours avec acharnement pour bondir hors de la littérature et pour accéder au Sens, à la transcendance, mais finit toujours dans l'art, dans le génie littéraire, tout comme la pensée de Teilhard est toujours menacée de ce terrible échec, d'être une poésie...Les critiques de Teilhard de Chardin ont toujours cherché à enfermer sa pensée scientifique dans le poème...Or, l'art comme au-delà, c'est du chamanisme...Teilhard et Malraux face à face, c'étaient deux musées imaginaires en présence, l'un avec Dieu, l'autre avec des fétiches...Malraux passa deux heures à sommer Teilhard à un dialogue et à une voltige aérienne auxquelles le jésuite se dérobaît avec la plus souriante aisance. André le défiait en jaillissant verticalement à des hauteurs inouïes mais retombait toujours exactement à ses propres pieds, au même point, sans parvenir à franchir le plafond : c'est ce qu'on appelle une interpellation de l'univers...Et entre les deux, l'ambassadeur de Grande-Bretagne avait de plus en plus l'air...enfin, l'air Gladwyn Gladwyn. J'étais loin du jour où j'allais écrire *Les Enchanteurs* mais je sentais qu'il manquait Cagliostro et Picasso et, évidemment, j'avais oublié d'inviter Faust. Finalement, après quelques nouveaux saltos prodigieux de hauteur, de beauté et d'aisance, mais toujours sur place, Malraux a prononcé le mot « Dieu » et pour la

première fois le jésuite parut gêné, comme si André avait montré qu'il ne savait pas se tenir à table. Il y eut un long silence, j'ai fait circuler la tarte au chocolat, et Gladwyn Gladwyn s'est tourné vers moi et a grogné : « *Bloody nonsense*, je ne comprends pas un mot. » Je lui ai répondu qu'il me citait là Alice au pays des merveilles. Gladwyn était – est-- l'anglais le plus arrogant que j'ai connu, et il devait faire l'unanimité à Paris, à cet égard. Là-dessus Malraux s'est détourné de la Muraille de Chine souriante qui ne lui renvoyait pas la balle et s'est attaqué avec hardiesse à Gladwyn Gladwyn, à propos de l'Inde. En partant, il eut ce mot impitoyable, en parlant du jésuite. Il m'a regardé dans les yeux comme il sait le faire pour vous donner l'impression que vous êtes fraternellement admis à partager avec lui une connaissance secrète, il a levé l'index, et il m'a confié, avec l'air de réduire l'autre en poussière : « C'est un dominicain ! »

F.B. : Tu l'as dit à Teilhard ?

R.G. : Oui. Il a beaucoup ri. Il eut chez moi une rencontre avec Massignon, qui était probablement le plus grand islamisant français du siècle...C'était au physique et au spirituel le contraire de Teilhard, une âme sur charbons ardents à mille années-lumière de la paix intérieure...Un fil d'acier, chauffé à blanc, vibrant, toujours prêt à se rompre, une foi chrétienne dévorante, touché par un mysticisme islamique et de ces petits feus de l'enfer qu'entretient une sexualité fourvoyée...Cela donnait une musique arabo-judéo-chrétienne admirable et rare, une très belle contribution artistique...Il avait un physique fragile de vieillard adolescent, un corbeau gris et translucide, avec un de ces regards noirs, brûlants, à vous faire des trous dans votre veston...Un côté danseuse sur place, faute d'ailes. Il nous parla des saints du Maghreb d'une voix mince, épuisée mais frémissante d'un éternel mourant...Il tenait toujours une main dans la poche droite de son veston et je ne sais pourquoi j'imaginai qu'il avait dans sa poche des miettes de pain pour les oiseaux. Mais après le déjeuner, nous allâmes au Central Park et j'ai vu que c'était des noisettes qu'il jetait aux écureuils...Teilhard m'a dit en souriant : « Il ressemble beaucoup à Mauriac... » Je crois que Teilhard ne faisait pas grand cas de l'enfer...

(Collection Folio, N° 719, pp 185-190)